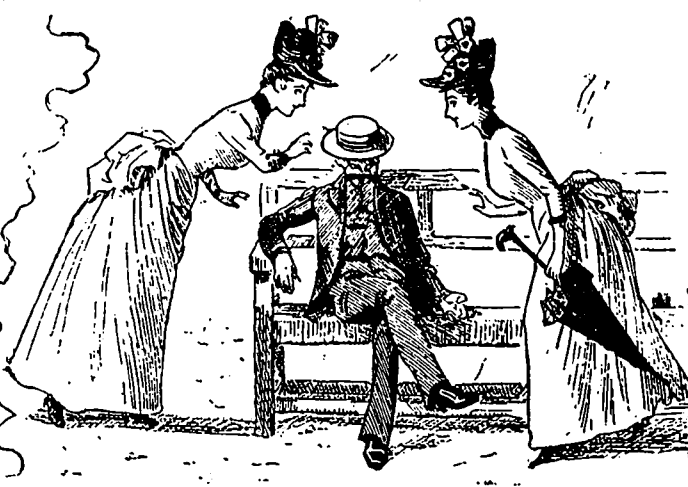


UNE TRAGÉDIE D'AUTOMNE

THEATRE ROYAL



I
—Hélène, montons une seie à ton petit frère Alfred. Embrassons-le pour le réveiller.



II
—Tiens toi prête. Lorsque je lui ôterai son chapeau, nous prendrons chacun une joue.



III
Mais il ne dormait pas.



IV
Et ce n'était pas Alfred.

AMOUR D'ENFANCE

EN HUIT SONNETS

I

J'avais douze ans, j'étais joyeux et j'étais rose
Et blond comme le grain qu'à mûri le soleil
Et vif comme l'oiseau qui chante à son réveil
Sur le rameau flexible où son vol se repose.

Je n'imaginais pas que le souci morose
De son obsession pût troubler mon sommeil :
Avec une âme blanche, avec un cœur vermeil,
J'allais, me récréant, léger, de chose en chose.

Pour moi, que n'avaient pas effleuré les douleurs,
Vivre c'était, voguant sur un radeau de fleurs,
M'abandonner au fil d'une onde toute pure.

En vérité, j'étais un enfant bien heureux
Quand m'apparut, un jour, la charmante figure,
Dont, instantanément, je devins amoureux.

II

Je l'aimais follement, la jeune demoiselle
Qui, le jendi, venait au collège, où j'étais,
Pour voir son jeune frère avec qui je sautais
Et faisais mille jeux, uniquement pour elle.

Sitôt qu'elle arrivait, droite, mignonne, belle
Et svelte, dans la cour, soudain je m'arrêtai.
Extasié, troublé, parce que je sentais
Dans mes veines passer une chaleur mortelle.

Tranquille, à son côté, lui, mordait un gâteau :
Farouche, intimidé, le cœur dans un étau,
Moi, je me repaissais d'une autre nourriture.

N'en riez pas, allez ! c'était un fier amour
Que cet amour d'enfant. Oh ! l'étrange torture !
A me la rappeler mon sang ne fait qu'un tour.

III

Quand la cloche sonnait la rentrée en étude
Ce m'était, à coup sûr, un grand soulagement :
Là je trouvais ce calme et cet apaisement
Qui font à l'âme en peine aimer la solitude.

Là je ressentais bien ma chère servitude.
Les yeux, dans le lexique ou dans le rudiment,
Cherchaient les mots, l'esprit évoquait constamment
La gracieuse image en sa noble attitude.

Et, lorsque, nous roulant dans son doux manteau noir,
La nuit, la bonne nuit nous ouvrait le dortoir,
Je m'endormais, ayant pour unique pensée,

Tel qu'un ange, aux accords des harpes de Sion,
De mener une vie entièrement passée
Davant elle, à genoux, en adoration.

IV

Alors, je rêvais d'elle. En mon bienheureux sommeil
Je n'étais plus ce peu qu'on appelle un enfant.
Audacieux, j'allais superbe et triomphant,
Parce que j'étais grand, parce que j'étais homme.

J'étais un de ces hauts potentats qu'on renomme.
Un consul, un satrape, un émir, un infant,
Un rajah combattant sur un vaste éléphant,
Un rude dictateur des anciens temps de Rome.

Plus puissant qu'Alexandre et les douze Césars,
Renversant, brisant tout du timon de mes chars,
J'assiegeais mon idole en une citadelle :

Et rien ne résistait à mes efforts géants.
Vainqueur, je l'emportais, sur une caravelle,
Dans une île déserte au fond des océans.

V

Et constamment, ainsi, mon âme tributaire,
Surprise au guet-apens de son destin moqueur,
Se laissait aller toute au sentiment vainqueur
Dont absolument rien ne le pouvait distraire.

C'est souffrir doublement que souffrir solitaire.
Souvent, en confiant ce qu'on a dans le cœur,
On augmente sa joie, on réduit sa rancœur :
C'est pourquoi les amants ne savent pas se taire.

Candide, j'avais foi dans la sainte amitié.
Hélas ! j'en ai, depuis, rabattu de moitié.
Aussi, pour confident je pris mon camarade.

On a de ces moments où l'on crie au secours !
Puis je croyais à lui comme Oreste à Pylade.
Il était mon ami, je lui dis mes amours.

VI

C'est qu'à la fin, aussi, ma pauvre âme était lasse
De porter toute seule un si pesant fardeau.
Le bruit s'en répandit plus promptement que l'eau
Ne s'échappe des flancs d'une urne que l'on casse.

Wages of sin, tel est le titre d'un drame très émouvant que l'on joue cette semaine au théâtre Royal. La trame en est bien simple : Deux hommes aiment la même femme, et celle-ci, dans un moment de dépit amoureux, donne sa main à celui qu'elle n'aime pas.

Naturellement le ménage ne tarde guère à ressentir les désastreux effets de la lune rousse. Puis le mari, Stephen Marier, s'adonne à la boisson, c'est tout dire. . . . A la fin, descendu au dernier degré d'avilissement, le misérable essaye d'étrangler sa femme.

Dire que Geo. Brand, l'amoureux rebuté, mais toujours amoureux, arrive juste au moment opportun pour sauver la vie de la pauvre femme, est superflu.

Comme il n'est pas de bon dénouement sans un mariage, Brand épouse Ruth Hope, devenue veuve, et tout le monde est heureux, même les spectateurs qui ont eu le cœur gonflé et les yeux humides durant toute la soirée.

L'étoile de la troupe est Rose Osborne, qui a des accents sympathiques et des cris déchirants.

Du côté des hommes, il faut citer Clarendon et Julian Greer.

Une excellente compagnie paraîtra la semaine prochaine dans le fameux drame intitulé : *Woman Against Woman*. Cette pièce sera jouée ici pour la première fois. La presse américaine en fait les plus grands éloges.

Ce fut l'amusement de toute notre classe.
Il me fallut souffrir les brocards du troupeau.
Ses lazis plus tranchants que lame de couteau :
Je subis ces affronts, muet, la tête basse.

J'appris cruellement qu'on doit être discret.
Le moyen, après tout, de garder son secret
Quand le trop-plein du cœur déborde sur les lèvres !

Bientôt, de toutes parts, vingt gamins en rumeur
Me coururent dessus, faisant des bonds de chèvre
Et devant moi poussaient une horrible clameur.

VII

"Cet âge est sans pitié." Notre grand la Fontaine
L'a dit excellemment, entre autres vérités :
Il advient que, parfois, il a de ces gaités
Qui, pour le plus souvent, ressemblent à la haine.

Se tenant par la main, chantant à perdre haleine,
Dansant autour de moi, par la ronde emportés,
Ils raillaient. Seul contre eux, en dans indomptés,
Vaillant, je me ruais et je rompais leur chaîne.

Mais, déchiré, meurtri, par le nombre vaincu,
Ainsi qu'un paladin tombé sur son écú,
Je me pris à pleurer. . . ils se prirent à rire.

Un vieux maître observait, silencieux, pensif.
D'un geste il dispersa cette horde en délire,
Puis il me dit tout bas : "Pleure, amoureux naïf."

VIII

"Pleure ! Aussi bien, pleurer c'est chose salutaire,
Et sache-le, toujours un noble dévouement
En quelque Golgotha trouve un crucifiement
Après avoir trahi sa croix sur un calvaire."

Trois jours sont pour l'enfance un terme séculaire :
On oublie. Dès lors j'aimai secrètement
Et je tins clos en moi ce chaste sentiment
Comme un objet béni dans l'or d'un reliquaire.

Ils avaient, les méchants, déchiqueté la fleur ;
Mais elle avait gardé son foyer de chaleur,
Sa sève, sa racine ; or, du jet de ses branches

L'humble et petite plante eut bientôt dépassé
Le chêne des forêts. On dirait que tu penches
Encore sur mon front, arbre de mon passé !